

Académie Royale
de Langue & de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXXI — N° 1
Avril 1953

SOMMAIRE

	Pages
Lope de Vega, poète de l'amour. (Lecture faite par M. Edmond Vandercammen, à la séance du 10 janvier 1953)	1
État des Lettres Wallonnes. (Lecture faite par M. Joseph Calozet, à la séance du 14 février 1953)	12
RAPPORTS	
Rapport du Jury du Prix triennal du Roman (1949-1951), par M. Edmond Vandercammen	25
Le Prix Mockel 1953, par M. Roger Bodart	33
CHRONIQUE	
Hommage à la mémoire de Servais ÉTIENNE, par M. Henri Liebrecht	36
Prix académiques 1953	37
Réception du baron Guillaume	38

Lope de Vega, poète de l'amour

Lecture faite à la séance du 10 janvier 1953
par M. Edmond VANDERCAMMEN.

Ils avaient le même âge que Rinconete et Cortadillo, mais ils ne s'étaient pas roulés dans la poussière des grands chemins comme les deux jeunes vagabonds de Cervantès. Comme la petite Thérèse d'Avila et son frère Rodrigue, ils fuyaient, les mains propres, moins innocents certes, mais ignorant quand même le langage de la confrérie de Monipodio. Lopillo et son ami Hernando s'étaient échappés du collège impérial des Théatins ; ils allaient vers Ségovie, poussés par le goût de l'aventure, de la jouissance toute terrestre et, on peut le croire, amoureuse déjà. Nous avons deviné leurs pas sur le plateau calciné de la Vieille Castille, où il pleut de bas en haut, suivant l'expression du philosophe Ortega y Gasset ; nous avons pensé à la peur que devaient refléter leurs yeux lorsqu'un alguazil les arrêta dans la vénérable cité de saint Jean de la Croix. Ainsi le voyage fut-il interrompu, mais le jeune Lope de Vega, brillant élève des Théatins, avait écrit, sous la forme d'une évasion picaresque, le premier chant de l'œuvre considérable qu'il devait élaborer sous l'impulsion des forces de l'amour, avec leurs contrastes et leurs libres explosions. L'amour pour l'amour !

On sait que Lope de Vega fut un enfant prodige. « A peine sus-je parler, dit-il, que les Muses d'Apollon m'inspirèrent, et j'écrivis des vers avec les plumes mal taillées de mon nid ». De toute manière, il fut bientôt dévoré par le démon de la poésie et celui de l'amour ; les deux se partageront jusqu'à la mort sa vie sentimentale et parfois mystique. Peut-on discerner quelle part d'esprit et de chair se réserva chacun de ces tyrans dans la troublante

personnalité du « Phénix » ? Laissons aux psychologues le soin de résoudre ce problème. D'ailleurs, l'extrême sensualité de Lope n'est, en fin de compte, qu'une forme de son lyrisme. Le démon de la poésie et celui de la chair se confondent trop dans le comportement du grand écrivain pour nous permettre de nous attarder au morcellement de son destin. Admettons plutôt celui-ci avec ses paradoxes, ses contraires opposés ou juxtaposés, car il traduit avant tout une vitalité unifiée par la passion de vivre, par l'impérieux besoin d'atteindre « los extremos del vivir », dirait-on avec plus de force dans le langage castillan. Voilà pourquoi Lope de Vega a pu écrire :

*Croire qu'un paradis s'enclôt dans un enfer,
Donner la vie et l'âme au plus criant mensonge,
C'est l'amour. Je le sais pour en avoir souffert.*
(Trad. par Jean Camp).

On ne peut mieux définir l'amour que par ses effets et ce fut Quevedo, sans doute, qui nous en donna la formule la plus brève et la plus complète à la fois :

es una libertad encarcelada.

C'est une liberté emprisonnée. Quoi qu'il en soit, avec Lope de Vega comme avec Quevedo, nous nous éloignons beaucoup du tendre et optimiste Boscán. Le « Phénix » nous plonge donc tout de suite dans le monde des contrastes et en cela il est profondément espagnol, réellement « castizo ». Voyons d'abord le portrait qu'il nous donne de la femme :

*La femme est le meilleur de l'homme et son destin,
Il est fou de clamer qu'elle est son plus grand mal ;
Elle reste sa vie et son présent total,
Elle reste sa mort et son plus sûr venin.*

*Paradis dont l'azur est candide et serein,
Mais ce ciel très souvent à l'enfer je l'écale,
Si rare au monde, sa valeur je la signale,
Condamne son mensonge et son cruel dessein.*

*De son sang, de son lait notre vie est éclosé,
Jamais le Ciel ne fit de plus ingrate chose ;
Elle est ange et démon dans une même ardeur.*

*Elle est amour et haine, enchantement, blessure,
Et la femme est enfin ce remède trompeur
Qui parfois nous guérit et qui parfois nous tue.*

(Trad. par Edmond Vandercammen et Fernand Verhesen).

Or c'est bien sous cet empire que le poète va vivre pathétiquement, désespérément, au centre de lui-même. Et il ne saura que très tard qu'il longeait une frontière spirituelle.

* * *

Parmi les nombreuses femmes mêlées à la vie de Lope, quatre noms doivent être particulièrement retenus : Elena Osorio, Isabel de Urbina, Micaela de Luján et Marta de Nevares. Avec Elena Osorio, épouse du Comédien Cristóbal Calderón, ce fut la première grande flamme. Ses émois, l'ardent jouvenceau ne peut les dominer dès que son pas l'entraîne dans cette rue Lavapiés sur laquelle donne la fenêtre grillagée de son amante. « Cette femme, écrit Marcel Carayon, est belle et prend de son corps un soin délicat ; son regard clair entre des noirs cils, sa souplesse et sa vivacité enjôlent les yeux et le cœur ; sa voix est un chant et son chant un délire ; elle danse à ravir et joue du clavecin et de la harpe ; enfin « dix mille vers » ne diraient pas toutes ses perfections ».

Notre Don Juan n'en est pas à sa première rencontre. N'avait-il pas connu Marfisa dès 1579 ? Il en parle dans sa Dorothée : « ... Bien qu'il soit vrai qu'elle fut le premier sujet de mes amours au printemps de ma vie, son malheureux mariage et la beauté de Dorothée (il voulait dire Elena Osorio) me firent oublier ses mérites comme si jamais mes yeux ne l'eussent vue... ». Rappelons en passant que Marfisa était enceinte. Une fille naquit, qui fut baptisée le 2 janvier 1581 comme enfant de Lope de Vega et de doña María Aragón. Mais la petite Manuela ne devait pas vivre longtemps et Marfisa épouserait un Flamand nommé

Hans Uquer, qui la rendrait malheureuse et de qui elle se séparerait sans tarder.

Revenons à Elena Osorio, à l'amour exalté et fiévreux que le poète nourrissait à son égard et dont les détails sont connus grâce à l'« action en prose » intitulée *Dorotea*. L'auteur paracheva celle-ci sur le tard, mais il en avait tracé une première esquisse pendant l'expédition de l'Armada, c'est-à-dire juste au sortir de ses amours avec Elena. On a qualifié l'ouvrage d'*Éducation sentimentale* du XVII^e siècle. Voici donc le grand conquistador de l'amour ébloui par la beauté d'Elena. Il écrit : « Je ne sais quelle étoile si propice aux amants régnait alors, car dès que nous nous eûmes vus et que nous nous eûmes parlé, nous fûmes prisonniers l'un de l'autre ». Leurs sentiments allaient se faire populaires et l'on en découvrirait tous les aspects à travers nombre d'œuvres et de personnages comme : Filis et Belardo, Zaida et Zaide, Almoralife et Felisalba, Filis et Fabio, Dorotea et Fernando... Amour passionné et réaliste, amour jaloux et soumis tout à la fois. L'attestent aussi, bien des romances, des séguedilles, des sonnets, dont l'essence lyrique se fait tout à coup plus aiguë par le *concepto*, ce mot d'esprit, cette formule ingénieuse et indirecte propre à souligner davantage la double complexité de la conscience et de la destinée.

Voici l'un des sonnets adressés à Elena de Osorio ; voyez sa grâce, son *donaire*, le don de l'air, comme l'a si bien remarqué José Bergamín :

*O ma tendre brebis qui vîntes mille fois
Par le sel attirée à cette roche aride
Et dans ma main grossière votre bouche mîtes
Et votre langue rose comme œillet des bois,*

*De quelle âpre montagne fîtes-vous le choix
Dont la sauvagerie en votre âme réside ?
Quelle folle colère en votre esprit lucide
Abolît la mémoire et la raison blessa ?*

*Paissez donc l'anacarde et vous aurez vaincu
Ce songe trop cruel, avare non repu,
Et lors ne buvez plus l'eau que l'oubli versa.*

*Voici votre forêt, les monts où je médite,
Votre vallée où je suis pâtre et vous, mon guide,
Vous mon troupeau et moi votre égaré déjà.*

(Trad. par Edmond Vandercammen et
Fernand Verhesen).

Dès que le poète s'éloigne de l'aimée, il gémit. C'est Belardo qui parle à Felis et il dit : « Combien me coûte d'imaginer qu'il me faut rester une heure sans te voir ». Or, ce sera pendant une heure pareille que l'amant sera trompé, car Francisco Perrenot, neveu du fameux cardinal de Granvelle était entré dans la vie de la belle Elena. Douleur, dépit, rancune se partagent alors l'âme de Lope. Rappelons ici que le poète adressa un sonnet d'une extrême dureté au docteur en droit Damián Velásquez, frère d'Elena. En termes fort clairs, il y accusait les parents de cette femme d'avoir vendu leur fille au neveu de l'archevêque de Malines. Ce fut un grand scandale et le poète, sur la plainte du père, fut arrêté en plein théâtre de la rue de la Cruz et conduit à la prison de la ville.

L'écrivain, dont la galerie amoureuse n'a fait que s'étendre, vit de plus en plus intensément ses charnelles aventures. Il dit : « le fol appétit met le pied sur le cou de la raison prudente » et où « l'on désire ses malheurs, l'on aime ses exils et l'on idolâtre d'une volonté barbare ses pérégrinations ». (Cit. par Marcel Carayon). Cependant, une flamme assez douce vient d'atteindre son cœur, celle de doña Isabel de Urbina Alderete, la très honnête Belisa, qui sera sa première épouse. Nous sommes en 1587. Il faudra que Lope attende la fin du conflit avec les Velásquez pour pouvoir se marier. Sorti de prison le 8 février 1588, c'est en mars que l'amant enlèvera Isabel pour aller l'épouser le 10 mai à Valence.

Il nourrit une réelle tendresse pour sa femme et pourtant il ne peut se passer de libertinage. D'autres aventures le sollicitent et il s'engage dans la flotte de l'Invincible Armada, prête à appareiller. Celle-ci sera vaincue par les vents plus que par l'ennemi ; l'équilibre de l'Europe sera changé, mais le poète restera lui-même, c'est-à-dire engagé dans *l'amour-poésie* jusqu'à rapporter de son séjour en mer onze mille vers sur « la beauté d'Angélique ».

Il n'avait pas oublié tout à fait Elena. Mais il retourne au foyer conjugal où il admire la noblesse de cœur et d'âme de son épouse. D'Isabel, il aura deux filles qui, malheureusement, mourront jeunes, mais dont la vue aura suffi à éveiller en lui la frémissante et nouvelle passion de la paternité. Quant à sa femme, elle devait s'éteindre en donnant le jour à Teodora, sa seconde enfant. Alors, le poète se souvient de ses chères mortes en ces termes : « Aujourd'hui une année juste s'achève depuis que j'ai goûté l'amer breuvage de ta mort prématurée. Un an je t'ai servie malade : plutôt au ciel que ce fût mille ans ! Je voudrais que toujours malade, tu visses reculer le terme du tribut.

« ... Ce doux gage d'amour que tu m'avais laissé me consolait un peu parce que fait à ton image ; mais brève en fut la durée, car le ciel, pour mes péchés, a voulu qu'il suivît à son tour, en mourant, tes pas bienheureux. »

Sa vie avec Belisa avait été paisible et tendre. Mais entre temps, Lope avait rencontré la fameuse actrice Micaela de Luján, celle qu'il appellera Lucinde et avec laquelle il aura plusieurs enfants, tandis que le mari légitime résidera au Pérou et y mourra en 1603. C'est Lucinde « aux yeux bleus comme le ciel et les saphirs » qui inspire une grande partie des *Rimes humaines*, du *Pèlerin*, d'*Angélique* et de *Jérusalem*. Écoutez ces deux sonnets :

*Je n'ai d'autre désir que de vous bien aimer ;
Cette vie, ô Lucinde, que vous m'accordez,
Vous l'offrir à mon tour est ma seule espérance,
Et ma seule lumière est l'éclat de vos yeux.*

*Mon désir est la seule raison de ma vie,
Vous connaître, Lucinde, est mon plus beau plaisir ;
Je n'admire le monde qu'en vous admirant
Et si je vous enlace aucun dieu ne m'égale.*

*Que mes chants et mes vers en un chœur de louanges
Vous conduisent aux cimes radieuses des cieux,
Vers la haute demeure des âmes sublimes.*

*Grâce à vous, rayonnante au milieu des merveilles,
Mes larmes et mes vers, mes vœux et mes alarmes
Survivront à jamais en des temps immortels.*

(Trad. par Edmond Vandercammen et
Fernand Verhesen).

*A Lucinde je dis qu'en un même moment
Elle suspend ma vie et me glace et me brûle,
Mais libre elle répond que ma douleur n'entend,
O femme qui déjà de me payer refuse.*

*Hélas! de mon amour est-ce le châtement?
Ce qui pour la montagne ou l'arbre est chose sûre,
Lucinde ne l'admet, qui fait mon mal ardent
Et diffère l'espoir de ma grâce future.*

*Monts qui de ma douleur fûtes longtemps témoins,
Rochers où je pleurai, fleuves coulant sans fin
Qui vous êtes gonflés de mes dolentes larmes,*

*Dites-lui sans détours mon délire confus,
Dites-lui mon malheur, vieux murs tristes et nus,
Car mes soupirs vous ont donné jusqu'à mon âme.*

(Trad. par Edmond Vandercammen et
Fernand Verhesen).

Pour Elena, il s'agissait, malgré tout, d'une passion d'adolescent, mais Camila Lucinda était aux yeux de Lope « una mujer hecha », une femme accomplie, une de ces femmes à l'égard desquelles son exaltation frénétique ne pouvait éclater sans le ferment de la jalousie. Il disait : « Celos son amor » (la jalousie est encore amour). Il écrivait de lui-même : « Comme je n'avais de pensées que pour celle que j'aimais, je ne voulais pas non plus qu'elle pensât à autre chose qu'à moi, ni qu'elle parlât à personne... Cette jalousie était en moi une passion si insensée que j'en arrivais à être jaloux de moi-même ; et si l'on me faisait de grandes tendresses, je m'imaginai qu'on jouait la comédie, ou qu'un autre aurait pu être à ma place, ou que je ressemblais peut-être à quelqu'un pour qui on avait de l'inclination ou qu'on avait autrefois aimé. Tout était pour moi un sujet de torture ; j'étais jaloux des étoffes dont se revêtait ma maîtresse, des couleurs qu'elle préférait, j'étais jaloux de son rire et du miroir même où elle se regardait » (cit. par Marcel Carayon). N'est-ce pas tout le sujet aussi de sa délicieuse comédie intitulée *Le chien du jardinier* ? Il s'agit de ce chien qui, selon le proverbe espagnol, ne mange pas de légumes et n'admet point que d'autres en man-

gent. Le poète a, par ailleurs, transposé le sentiment de la jalousie dans ce merveilleux sonnet :

*A la mer attachée, Andromède pleurait ;
Les nacres du matin s'ouvraient à la rosée
Et dans le pur écrin de leurs conques glacées,
En perles de candeur les larmes se changeaient.*

*Comme un ruisseau la vague humblement caressait
Ses pieds et revenait à la roche calmée,
Et le soleil dans la maison transfigurée
Au zénith arrêté longtemps la contemplait.*

*Afin que fût vêtu le sein de la princesse,
Les cheveux demandaient de défaire leurs tresses
Au vent déjà témoin de semblable bonheur ;*

*Mais jalouses toujours des charmes de son corps,
Les nymphes de la mer sollicitaient sa mort :
Envie, ô cruauté jusqu'au fond du malheur !*

(Trad. par Edmond Vandercammen et
Fernand Verhesen).

Camila Lucinda, c'était « l'érotisme dans « une couleur de nacre », dans des hanches larges et dans un rire suggestif », remarque Sainz de Robles. Il nous faudrait relire toute l'épître en vers intitulée *Serrana hermosa* pour comprendre la jouissance angoissée que lui procura cet amour. Elle commence ainsi :

*Belle montagnarde, ô toi qui serais de neige
Gelée, ainsi qu'hélas ! à mes yeux tu parais,
Si mon amour en ta rigueur n'avait de siège ;
De mon regard et du soleil si clair objet,
Centre de l'âme qui jusqu'à ta gloire aspire
Et de mon vers très haut et très ardent sujet ;
Aurore du bonheur en qui ma nuit expire,
Et divin basilic, et lynx plus merveilleux,
Et nuage d'amour par qui naît la lumière ;
Et noble séductrice et monstre langoureux,
Salamandre de neige à la flamme étrangère,
Afin que je jouisse d'un repos meilleur :*

*Aujourd'hui qu'à ces monts et qu'à la mort j'arrive,
Où je parvins sans toi, privé d'âme et de vie,
Je veux t'écrire, aveugle et las de ma douleur...*

Cette lettre, trop longue à citer ici, c'est tout l'univers d'amour inquiet et orgueilleux parfois où le poète se déchira âme et chair. Nous prononcions, il y a un instant, le mot érotisme. On ne peut oublier cette fureur dans l'œuvre du Phénix, mais les termes qui la traduisent — du moins quand la colère n'en déforme point la vérité — continuent de poétiser, avec plus de réserve que Ronsard, une « ardeur honteusement discrète ». Lope, dans la force de l'âge, ne considère pas l'amour comme une passion purifiante. Dans son éloquence verbale, la volupté nous est suggérée plus que décrite. Mais le mouvement passionnel en est aussi marqué que chez l'auteur français des *Amours*. Mouvement cher à Platon. « Mouvement = lyrisme : nous en revenons toujours là », déclare notre éminent collègue Fernand Desonay au sujet de Ronsard. Cela est vrai aussi pour Lope de Vega et demanderait de longs commentaires et d'utiles comparaisons.

Puisque nous parlons de Ronsard, nous voudrions pouvoir nous arrêter également aux nombreux développements antithétiques et surtout au baroquisme de Lope, si proche parfois de celui de cet autre grand poète de la passion amoureuse. Fernand Desonay écrit que le baroquisme de ce dernier signifie « mise en liberté des puissances effervescentes, mouvement du vers dans la strophe et de la strophe dans le poème ». Mais cette vertu de création, chez Lope de Vega, se retrouve davantage encore dans l'inspiration proprement dite. Dans son « Histoire de la littérature espagnole », Valbuena Prat note très justement : « Lope vit le moment contorsionné du Baroque ; son esprit oscille entre l'engloutissement dans les plaisirs voluptueux d'un homme de la Renaissance et un sens néoplatonique... ». C'est bien à cet endroit que l'écrivain espagnol est totalement de son époque et de son peuple. Ce courant populaire, nous irons le retrouver, au XX^e siècle, chez l'étonnant Federico Garcia Lorca.

C'est à Séville que Micaela de Luján et Lope résident le plus souvent ensemble, mais entre temps, le poète s'est remarié à Juana de Guardo, fille d'un boucher en gros de Madrid. On con-

naît, à ce sujet, les moqueries de Gongora. Lope ayant adopté l'écusson à dix-neuf tours d'une famille Carpio — probablement très éloignée de la sienne — l'auteur des *Soledades* le menaçait de voir ses *torres* (ses tours) se changer en *torreznos* (en lardons). C'est de cette Juana qu'il aura le fils appelé Carlos Felix, événement qui lui fera oublier petit à petit l'ardente Lucinde. On n'entendra plus parler de cette maîtresse à partir de 1612, quand mourra ce même Carlos Felix, enfant adoré, pour lequel le poète écrivit l'une de ses chansons les plus émouvantes. Quant à Juana de Guardo, elle s'éteignit l'année suivante, en donnant le jour à une fille. Jamais Lope ne l'avait aimée et il lui avait toujours préféré son foyer illégitime.

Maintenant commence une période religieuse. Le poète se rapproche de l'Église, sollicite les ordres sacrés. Le 22 mai 1614, il est ordonné prêtre et il chante sa première messe au Carmen Descalzo de Madrid. Mais sa piété n'écartera pas de nouvelles aventures. Il souffre encore du mal d'amour comme « d'une fièvre de lion », déclare-t-il. Il lui donnera libre cours dans son union avec Marta de Nevares. Pourtant, c'est avec cette dernière maîtresse que la chair du poète va se pacifier lentement, se sublimer même. C'est l'instant où l'écrivain est arrivé au sommet de sa popularité. Il entendra parfois cette oraison bien sacrilège aux heures de l'Inquisition : « Je crois en Lope tout-puissant, Poète du Ciel et de la Terre ». Il a 54 ans. Il aimera Marta jusqu'en 1632, date de la mort de la pauvre Amarilis, devenue folle et puis aveugle. Dès lors, il perdra ses dernières raisons de passion amoureuse. Il n'a plus lui-même que trois ans à vivre. Voici le sonnet inspiré par la mort de Marta :

*En poussière changée et splendide à jamais,
Sans plus me laisser vivre, elle vit si sereine,
Lumière qui jadis fut ma gloire et ma peine,
Et me poursuit pendant qu'elle repose en paix.*

*Si vivant le jasmin, la rose aux purs reflets
Dont le feu mollement un lys enfin ramène,
M'embrase l'âme ardente et de mémoire pleine,
Cendre amoureuse encor de son phénix secret.*

*O cruel souvenir d'une triste colère,
Quelle vertu peut te donner mon sentiment,
Depuis que sa dépouille est réduite en poussière?*

*Permets-moi de me taire un instant seulement,
Car dans mes yeux déjà mes larmes sont taries
Et les raisons d'amour en mon âme abolies.*

Les raisons d'amour abolies, c'est-à-dire le dernier appui. Maintenant l'âme mûrie par ce même amour va se rendre tout entière à Dieu, après avoir tenté de vaincre le temps. Dans le labyrinthe qu'il s'est créé, le poète n'aura fait toute sa vie que se perdre sans repos pour se reconnaître chaque fois plus avide d'unité devant le fantôme de sa conscience. Cette unité de l'homme, nous croyons ne l'avoir point quittée et c'est peut-être au delà des sens torturés et sublimés que devrait commencer réellement notre exposé, mais nous n'avions pour propos qu'une simple et modeste ébauche d'un très vaste sujet.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

MARCEL CARAYON : *Lope de Vega* (Les Éditions Rieder, 1929). LOPE DE VEGA : *Obras escogidas* (Aguilar-Madrid) — ANGEL VALBUENA PRAT : *Historia de la Literatura española* (Editorial Gustavo Gili-Barcelona). FERNAND DESONAY : *Ronsard, poète de l'amour* (Académie Royale de Langue et Littérature françaises).

État des Lettres Wallonnes

Lecture faite à la séance du 14 février 1953
par M. Joseph CALOZET.

En ces jours où va paraître le premier tome du remarquable Atlas Linguistique de la Wallonie publié par notre confrère Louis Remacle, voici que se dresse devant nous le grand enquêteur des parlers de la Belgique romane, Jean Haust qui, à l'initiative de notre regretté confrère Jakob Jud, fut encouragé dans sa lourde tâche par 52 savants d'Europe... Jean Haust qui, lors de son premier passage dans mon village natal, me dit : « vous avez un dialecte très riche, écrivez donc en wallon » (1). Et c'est ainsi qu'après avoir renié, par ignorance, ma langue maternelle, je l'admirai sans réserve. Pourquoi avais-je à rougir d'un vocabulaire si plein d'images ? La « pomète » de l'œuf, c'est-à-dire la petite pomme n'est-elle pas plus jolie que la vague jaune d'œuf employé couramment ? Les « camponètes » du coq, autrement dit les clochettes, sont-elles moins vivantes que leur correspondant « les caroncules » ? Reprocherons-nous au paysan d'employer tout naturellement deux auxiliaires avec le même verbe, soit qu'il veuille marquer l'action dans le passé, soit qu'il indique le sens du parfait grec, par exemple : il a moru, il èst mwârt ; il a v'nu, il èst v'nu ?

Au cours de la dernière séance de l'Académie, notre confrère Dumont-Wilden a dit avec raison que c'est le vocabulaire plutôt que la diction qui fait défaut à nos compatriotes qui parlent

(1) Le jour où nous aurons désappris le rude langage de nos pères, notre horizon sera peut-être élargi et notre génie plus policé, mais nous aurons perdu ce qui faisait un élément essentiel de notre personnalité. (Jean HAUST, *Étymologies wall. et franç.*, page XI).

français. Que de fois, n'est-il pas vrai, nous avons appelé à l'aide le mot « chose » pour voiler l'indigence de notre vocabulaire ! Le wallon lui, aussi bien que le français de France, ne doit faire aucun effort pour trouver le terme exact avec la nuance qui convient.

Camille Jullian, l'historien de la Gaule, succédant à Jean Aicard à l'Académie française, n'avait-il pas raison de dire : « Je ne veux pas que l'on retranche le parler populaire, les dialectes provinciaux. Ne les appelez pas des patois, le vilain mot et combien inexact : le patois, c'est la déformation locale d'une langue déterminée ; c'est une excroissance à demi fantaisiste qui pousse sur une plante linguistique : le parler de Montmartre est en train de devenir le patois de Paris. Il y a dans le langage, des senteurs du terroir natal et des nuances de ses paysages. Ne touchons pas aux dialectes de nos provinces, ils sont sacrés comme toutes les parcelles de la Patrie » (1).

De son côté Jean Jaurès a écrit : « Pourquoi ne pas profiter de ce que la plupart des enfants de nos écoles connaissent et parlent encore ce qu'on appelle d'un mot grossier, le patois ? Ce ne serait pas négliger le français : ce serait le mieux apprendre au contraire que de le comparer familièrement dans son vocabulaire, dans sa syntaxe, dans ses moyens d'expression, avec le languedocien et le provençal » (2).

C'est, chez nous, le poète Adolphe Hardy qui nous dit qu'il y a des volumes à écrire sur les trésors de nos wallons : poètes et prosateurs contemporains y pourraient puiser des multitudes de mots oubliés, méconnus, frais, vibrants, métaphoriques, de bonne, saine et légitime naissance.

Un autre plaidoyer en faveur de nos dialectes nous est venu d'Amérique : le Père Pirot, missionnaire depuis 50 ans, dans le Saskatchewan au Canada, aumônier de l'armée canadienne pendant la guerre 14-18, a écrit en avant-propos à son livre « Contes d'au lon et di d'près » (3) :

(1) F. DANHAÏVE, *Notre idiome wallon protège notre personnalité latine*. G. W. mai 1925, p. 75).

(2) *Id.*, *ib.*

(3) Éditions J. Duculot, Gembloux, 1950.

« Le wallon est pour moi la plus belle de toutes les langues, parce que ce fut la langue de ma mère, de mon père, de toute ma famille depuis des siècles pour ne pas dire depuis toujours. Je sais aussi que tout ce que, dans nos âmes simples, nous avons jamais senti de beau, de bon, de réellement vrai et grand, a été exprimé chez nous dans le doux parler de la Wallonie. Il m'a été donné d'étudier beaucoup de langues et d'en parler quelques-unes ; certes, nulle n'a pour moi ni le charme ni la force de ma langue maternelle. Je sens que je ne serais pas moi sans la langue de ma mère, de mon village, de mon pays.

» Au Canada, aux États-Unis, en Angleterre et en France, pendant la guerre, j'ai rencontré des Wallons et toujours je les ai vu frémir et parfois pleurer au premier mot wallon que je leur disais. C'était comme si la douce figure de la patrie absente s'était là dévoilée devant eux ; c'était comme si toute la vie de la chère Wallonie avait soudain jailli près d'eux... ».

Loin de nous, bien entendu, la pensée de sous-estimer les charmes d'une sœur privilégiée, « l'admirable langue française qui s'impose à l'esprit des wallons comme le premier moyen de participer à une grande civilisation », ainsi que l'a écrit notre collègue M. Delbouille (1). Mais pouvons-nous rester insensibles aux attraits des visages multiples de Wallonie, aux chants jaillis du cœur et de l'esprit dans la variété des dialectes romans, de Mouscron à Malmédy, de Nivelles à Virton (2) ?

Œuvres dramatiques, romans, poèmes de qualité sont enregistrés chaque mois par notre académie wallonne, la Société de Langue et de Littérature qui a son siège à l'Université de Liège.

Je m'en tiendrai aujourd'hui à la poésie, qui est actuellement d'une qualité exceptionnelle : les 25 dernières années constituent sans doute la plus belle période que la littérature wallonne ait connue depuis ses débuts. En effet, pour un Henri Simon, qui fut de notre Compagnie, et pour un Claskin qui remplissent à eux

(1) *Petite anthologie liégeoise* 1950, Librairie P. Gothier, Liège, page VII.

(2) Le folklore aussi est inséparable du dialecte. Dans son étude sur « les lutins et les fées dans le folklore wallon et le folklore comparé », parue dans le Bulletin du Musée de la Vie wallonne (129 à 227) 1952, Élisée Legros a montré l'importance que peut avoir un propos noté correctement en dialecte et les enseignements qu'il convient de tirer des faits dialectaux.

deux le premier quart de ce siècle, nous pouvons aligner 7 ou 8 authentiques poètes. Un éditeur liégeois a même pu risquer ce tour de force en 1948 : avec 5 auteurs représentant le Hainaut, le Namurois, Liège, la Haute-Ardenne et le Brabant, lancer une luxueuse anthologie d'inédits, tant la réserve s'avérait abondante et sûre (1).

Je le sais, cette littérature ne bénéficie pas du préjugé favorable : on la croit généralement bonne à exprimer des sentiments grossiers ; pour tout dire, c'est de l'art de seconde qualité, desservi par un instrument linguistique déficient.

C'est précisément pour réagir contre cette manière de voir que les meilleurs poètes wallons d'aujourd'hui ont tenu à être en même temps des intellectuels. Parmi les 5 auteurs de l'anthologie précitée, on compte 4 romanistes et il s'agit d'universitaires de haute classe. Ils ont compris qu'il y avait dans ce langage roman demeuré à l'état brut des possibilités étonnantes de poésie ; ils ont compris que le dialecte leur donnait de traduire certains aspects éminemment humains de la vie avec une fidélité à laquelle ne pourra jamais prétendre une langue à certains égards aussi empruntée que le français. Le wallon colle à l'humble réel ; le français vient du salon.

Si nous voulons échapper à un certain reproche d'étroitesse, ne devons-nous pas nous ouvrir à ces manifestations de la beauté, d'où qu'elles viennent ? Sans doute notre esprit raffiné n'est pas habitué à une langue aussi virile, aussi drue, mais cet apport ne réserve-t-il pas une immense promesse de renouvellement aux sensibilités assez généreuses pour l'accueillir ? Nous n'hésitons pas à voir dans les paysans de Breughel des chefs-d'œuvre au même titre que dans les rois d'un Titien ou d'un Rubens, parce que nous estimons qu'il y a là un visage de l'humanité éternelle qui nous est révélé. Mais alors pourquoi rejeter, lorsqu'il s'agit de littérature, le principe que nous défendons par ailleurs : quelle que soit la matière traitée, c'est la façon de la dominer qui en fait une œuvre d'art ? Et c'est précisément à la lecture de quelques-unes de ces pièces que j'ai l'honneur

(1) *Poèmes wallons* 1948. L. Gothier et fils, Liège, Impr. G. Thone.

de vous inviter à présent, sûr déjà que vous les accueillerez comme elles le méritent.

On ne s'étonnera pas de trouver à cette poésie des aspects parfois subtils : elle vient d'intellectuels, mais qui respectent éminemment l'esprit du dialecte, c'est-à-dire son génie concret.

Voici d'abord, en gleizois, deux poèmes de notre savant collègue Louis Remacle dont je n'ai plus à faire l'éloge devant vous :

LÈS VÎHÈS PONNES (1).

*Elle ont ruv'ni, les vîhès ponnes du m' vèye...
Totes dreûtes, avou leûs vizèdjes èdwèrmis,
èle hoûtint la, èzès cwènes, âtoû d' mi.
Dj'ouù bèle d'a fé les cwanses du n' lès nin vèy ;
dju lès sintève aprèpi tot doucémint.
Come des sâvadjes, èle s'ont tapé so m' coûr,
èt s' l'ont rumwé avou leûs bètchous mins...
Dj'a moussi foû. C'èsteût l' fin d'on bê djoûr.
Avâ lès-âbes, dju m'a c'toûrné longtins.
Lès foyes èt l' nut' m'ont djâzé d' noste amour ;
èt come mès vîhès ponnes mu d'rayint co,
mu coûr houkéve dès grands côps après vos...*

LES VIEILLES PEINES.

*Les revoici, les vieilles peines de ma vie.
Depuis longtemps, elles rôdaient autour de moi
et me guettaient de leurs visages endormis.
J'avais beau détourner les yeux ; sournoisement,
je les sentais dans l'ombre, en silence, approcher.
Soudain, d'un bond sauvage, elles m'ont assailli,
et de leurs doigts crochus ont déchiré mon cœur...
J'ai voulu fuir. C'était la fin d'un jour d'été.
J'ai marché sans arrêt, tout seul, pendant des heures.
Les feuilles et la nuit m'ont redit notre amour ;
mais mon cœur torturé par mes peines tenaces,
en vain, mon cœur meurtri l'appelait à grands coups.*

(1) Extrait du recueil de poèmes wallons : *à tchèsté d'poûssire*, par L. REMACLE. Adaptation française de Madeleine Peuvrate, page 51. L. Gothier et fils, Liège 1946. Imp. G. Thone.

ADRÉ L'TCHÈSTÈ (1).

*Dju djowéve á solo, èt v' n'estîz nin dré mi.
 Avou sès grands blancs murs èt sès p'titès fignesses,
 Lu tchèstè rawårdéve, come s'i vèyah vuni,
 So l' vóye, po d'la lès tchans, tos les djoûrs du m' djônèsse.
 Wis' èstîz-v' ? Cisse vóye-la n'alève-t-èle nin vèr vos ?
 L'ér du mès bès-ostés londjinéve èzès fawes ;
 Et cwand 'le rumwéve lès-ombes átoû d' mi èt l' solo,
 Gn'aveût nouk la po m' dire come les-eûres èstint nawes.
 Wis' èsteû-dj' ? Cisse vóye-la nu v'neve-t-èle nin vèr mi ?
 I montéve oute do cî on long pèlèrinèdje ;
 Et a dj'nos èzès wèdes, sins houîter ni louki,
 Dju riyéve, tot cwèrant lès fayines è l'ouîrblèdje.
 Dju djowéve, tot mér-seû, èzès fawes do tchèstè ;
 Et s'on m' l'ouh ac'sègni, dju n'ouh wèzou ruc'nohe,
 Fîvreûse, come one volé dès pus vikants-ouhès,
 Tote mu vèye ki tchantéve so lès pus hôtès cohes.*

PRÈS DU CHÂTEAU.

*Je jouais au soleil ; vous étiez loin de moi.
 Avec ses grands murs blancs, ses petites fenêtres,
 Le château attendait : il regardait venir,
 Sur le chemin, là-bas, les jours de ma jeunesse.
 Je jouais. Ce chemin n'allait-il pas vers vous ?
 La brise des étés s'attardait dans les hêtres ;
 Et quand elle berçait autour de moi les ombres,
 Nul ne savait combien les heures étaient lentes.
 Je riais. Ce chemin s'en venait-il vers moi ?
 Il montait à travers le ciel un long cortège
 Et à genoux sans écouter ni regarder
 Je riais en cherchant les faines dans l'ornière.
 Je jouais seul parmi les hêtres du château ;
 Et je ne voyais pas, je ne devinais pas,
 Frémissements et vivants ainsi qu'un vol d'oiseaux
 Tous mes jours qui chantaient sur les plus hautes branches.*

(1) Extrait des *Poèmes wallons*, p. 75.

Un jeune jésuite, le R. P. Jean Guillaume, ancien élève de Louis Remacle, a écrit dans le dialecte namurois trois ouvrages de première force accueillis comme une révélation par des professeurs aussi qualifiés que Maurice Piron, Albert Henry, Élisée Legros.

A l'harmonie de la langue se joint ici un admirable pouvoir de suggestion. Écoutez, par exemple, ces quelques vers sur l'absent :

A TAUVE (1).

*Gn-avève one tchiyère vûde a tauve.
Gn-avève one grije pièle qui courève sins brût
Su dès massales qui l' feu des lârmes avève ricût.
On-z-avèt douvièt l'uch dèl cauve...
Mins gn-a yeû pèrsonne qu'a r'monté.
Quèt'fiye qu'il èstèt d'dja trop taurd.
On n' dijève rin. C'èstève l'èsté.
C'èstèt l' vièspréye. I gn-avèt pus rin dins les tchaur.*

A TABLE.

*Il y avait une chaise vide à table.
Il y avait une perle grise qui coulait sans bruit
Sur un visage brûlé de larmes.
On avait ouvert la porte de la cave...
Mais personne n'est remonté.
C'est qu'il était trop tard peut-être.
On ne disait mot. C'était l'été.
C'était le soir. Des chariots vides.*

Et cette pièce, évocation de l'heure dernière et de la rencontre suprême :

A PLINS BRÈS (2).

*Gn-aurè su l' meur l'ombe di vosse tièsse.
Dji n'aurè pus qui mès deûs mwins*

(1) Extrait des *Poèmes wallons*, 1948, p. 43.

(2) Extrait de *Grègues d'awous*, p. 36. Les Éditions Mosanes, Jean Servais, 1949, Namur.

*A vos-ofri. Pa l' grande fègnèsse
 On-z-apwat'rè lès blancs mouss'mints.
 Tos lès-aubes sèront dispouyis.
 Dji n' bék'rè pus qu'après l' solia.
 One vwès dirè: « Gn-a one saquî. »
 Dji rèspondrè: « C'est vos po ça? »
 Et d'zos l' poussère voléye èvoûye
 Là qui l' novia fwîn f'rè r' glati
 Lès dérènès lârmes di nos-ouÿ.
 Et nos sèr'rans l'uch po todî.*

A PLEINS BRAS.

*Votre tête ombrera le mur.
 Je n'aurai plus que mes deux mains
 A vous offrir. Par la fenêtre
 On passera la robe blanche.
 Tous les bois seront dépouillés.
 Je n'attendrai que le soleil.
 Une voix dira: « Me voici. »
 Je répondrai: « C'est vous enfin? »
 Et sous la poussière envolée
 Le pain nouveau fera briller
 Les larmes du soir en nos yeux.
 Et nous fermerons le portail.*

Enfin ce poème de sève jaillissante :

FWACE (1).

*Nos taprans l' foûre dins lès cinas
 A plinnes fortchîyes,
 Nos r'vièss'rans su l' dagn lès dijas
 Pa laudjes brèssîyes,
 Binaujes d'yèsse dès-omes dislachîs
 Dins l' vint qui cwache,*

(1) Extrait de *Djusqu'au solia*, p. 25. Les Éditions Mosanes, Jean Servais, 1947, Namur.

Di s' lèyi skèter sins crankî,
 Sins lèver l' dache,
 Paç' qu'i nos plait d'yèsse pus qu' jamais
 Fwârts come dès-aubes,
 Et d' prusti dins dès novias mais
 Tot l' grain dès djaubes.

FORCE.

Nous jetterons le foin dans les fenils par pleines fourchées, nous renverserons les dizeaux à larges brassées,

Joyeux d'être des corps déchainés dans le vent qui cingle, de nous laisser mordre sans broncher, sans bouger d'un pas,

Car nous voulons être demain forts comme des arbres, et pétrir en formes nouvelles toutes les moissons.

Il y a quelques mois est mort à Nivelles Franz Dewandelaer, âgé de 42 ans. Bien qu'il ait pratiquement cessé de produire depuis 1935, il laisse une œuvre considérable.

Hanté longtemps par le spectacle de la misère et de l'injustice, il a brossé quelques admirables fresques qui valent par l'imagerie, la puissance, la sauvagerie du paysage et la richesse des rythmes.

Voici le début d'un long poème sur le mendiant :

EL BRIBEÛ (1).

Dins l' nédje qui tchét, qui tchét, qui tchét,

Èl bribeû sètch èt mèsalé

S'in va dins ses monvés solés

Briber çu qu'o vût bi li d'ner

D'ène cinse à l'aute...

Les ploumions tchèyont sans djokî,

Come les fleurs tchèyont du pumî,

Come dins l' grègne, à l'awous' tchèryî,

Lès pantes...

Èl bribeû, dins l' nédje qui s'estind,

Clapant d' sès pids, s' plindant d' sès mains,

Rève a pus tard dins l' vint qui r'beûle...

(1) Extrait des *Poèmes wallons*, 1948, p. 25.

LE MENDIANT.

*Dans la neige qui tombe, tombe, tombe,
Le mendiant maigre et délabré
S'en va dans ses mauvais souliers
Mendier ce qu'on veut bien lui donner
D'une ferme à l'autre.*

*Les flocons tombent sans arrêt,
Comme les fleurs tombent du pommier,
Comme dans la grange, la moisson rentrée,
Les épis...*

*Le mendiant, dans la neige qui s'étend,
Claquant des pieds, battant des mains,
Rêve à plus tard dans le vent qui beugle...*

Et cette fin de la pauvre femme aveugle que le poète, dans son rêve, avait cru secourir :

L'AVEÛLE (1).

Djè n' lî-z-é jamé rî doné...

*Èle a r'passé
les pîds pa d'avant, dèdins 'ne civière,
a ç' què lès ciens qu'ont des priyères
èl-s-invoyin' a leû Bon Dieu!*

*I n'avout co jamés tant pieu,
d'ssus nos misères...*

*(El pieufe qui trawe come claus d'aci
dèskindout co, toudi, toudi,
pa longuès lignes yèt pa fins plis
Dèssus no tère)*

*Èle è-st-au trô dès mau-tchaussis,
avè s' chabraque tout rassârci,
avè s' cote qui n'èst pus qu'in pli,
l'aveûle.*

(1) Extrait de la *Vie wallonne*, 1938, d'après l'étude de M. Piron, vv. 131/151.

(Èl pieufe coupe come in tchamp d'èsteûle...)
 Èle èst voye in taustant la... ci...
 l' cayau du tchmin du paradis,
 dins l' pieufe qui r'late, dins l' vint qui rit,
 — qui brèt, qui miâwe, qui tchante, qui r'beûle,
 ... l'aveûle!

L'AVEUGLE.

Je ne lui ai jamais rien donné...

*Elle est repassée,
 les pieds devant, sur une civière,
 tandis que ceux qui ont des prières
 les envoyaient à leur Bon Dieu!*

*Il n'avait jamais tant plu
 sur nos misères...*

*(La pluie qui perce comme des clous d'acier
 descendait encore, toujours, toujours,
 par longues lignes, par plis serrés
 sur notre monde).*

*Elle est au trou des « mal chaussés »,
 avec son châte tout ravaudé,
 sa jupe qui ne fait plus qu'un pli,
 l'aveugle.*

(La pluie coupe comme une éteule...)

*Elle est partie en tâtant là... ici...
 le pavé de la route du paradis,
 dans la pluie qui cingle, dans le vent qui rit,
 — qui pleure, miaule, chante et beugle, —
 ... l'aveugle!*

Élève d'Alphonse Bayot, Willy Bal, de Jamioulx, nous a principalement donné jusqu'ici deux longs poèmes d'une magnifique ampleur lyrique. Il apparaît comme le chantre de la terre, de la fidélité, de l'anti-convention. L'émotion est chez lui toujours sereine et large, comme sa force.

Ainsi, avec quel souffle et quelle puissance ne chante-t-il pas

ses aïeux dont il a ravivé le souvenir en déterrant au coin de sa terre la borne qu'ils y avaient plantée à des siècles de là.

NOS N' PIÈDRONS NIN (1).

*O ratayons, si lon qu'on vos crwèye ari d' nous,
Si près qu' vos astèz pourtant,
Vos d'vèz bin l' sinte à ç' momint-ci,
Qu'i d'mère ène saqwè d' vous,
Qu'i d'mère ène bètchiye di vous
Dins mi-minme,
Èt dins l' pètite fiye qu'asprouve des risètes,
Drola, dins l' bèce d'osière...
Qu'i d'mère brâmint d' vous
Dins ç' boukèt d' tère-ci
Èyèt djusdèqu'a dins l' forière ayus' qu'i vos-a jalu
Fé djoker vos bras, taper avoye vo-n-èpe èyèt vo-n-âwe,
Pace-què vos-astiz djondant dèl limite,
Dèl limite toute dreute,
Dèl limite qui n' crankiye nin.
... Èt i d'mère co branmint d' vous
Dins l' bone, dins l' grande bone dè père
Plantéye in djoû d'èfòrt dins tous l's-autes,
Èl bone dè vo victwère
Èyèt l' bone dè vo r'noncemint...
Èt i d'mère dè vous,
Su no boukèt, a l'eûre què l' soya s' couûtche,
Ène rayiye dè clartè,
Què no tère fouyiye, èrgôyant d' cruwèsse
Rascout pa toutes sès rukés!
Èt i d'mère dè vous,
Dins no keûr, a l'âdje què no djonnèsse meûrit,
Ène èstitchè d'amouûr...*

NOUS NE PERDRONS PAS.

*O mes ancêtres, si loin de nous qu'on vous croie,
Alors que vous êtes si proches,*

(1) Extrait de *Poèmes wallons*, 1948, p. 15.

Vous devez bien le sentir en ce moment,
 Qu'il reste quelque chose de vous,
 Qu'il reste un peu de vous
 Dans moi-même,
 Et dans la petite fille qui ébauche des sourires,
 Là-bas, dans le berceau d'osier...

 Qu'il reste beaucoup de vous
 Dans ce morceau de terre-ci
 Et jusque dans la lisière du champ où il vous a fallu
 Arrêter votre bras, jeter au loin votre cognée et votre houe,
 Parce que vous étiez près de la limite,
 De la limite toute droite,
 De la limite qui ne bronche pas.

 ... Et il reste encore beaucoup de vous
 Dans la borne, dans la grande borne de pierre
 Plantée en un jour d'effort parmi tant d'autres,
 La borne de votre victoire
 Et la borne de votre renoncement...

 Et il reste quelque chose de vous,
 Sur notre lopin, à l'heure où le soleil se couche,
 Un rayon de clarté,
 Que notre terre bêchée, saturée d'humidité
 Recueille par toutes ses mottes!

 Et il reste quelque chose de vous,
 Dans notre cœur, à l'âge où notre jeunesse mûrit,
 Un brin d'amour...

Je termine sur le sentiment d'avoir été bien infidèle à la tâche qui m'était assignée : j'ai cité quatre noms et n'ai rien dit de Gabrielle Bernard, la poétesse du Pays Noir ; d'Albert Maquet et de sa tentative de surréalisme ; de Jenny d'Inverno et de Georges Smal, qui portent tous deux nos espoirs.

Puissé-je au moins avoir soulevé devant vous un coin du voile et vous avoir découvert un peu de cette humble mais si authentique, mais si multiple richesse qui s'offre à notre cœur, et dont nous ne sommes pas assez fiers !

Rapports

Rapport du Jury du Prix triennal du Roman (1949-1951).

Monsieur le Ministre,

Le jury du Prix Triennal du Roman, composé de M. le Vicomte Henri Davignon, président, et de MM. Albert Ayguesparse, Roger Bodart, Constant Burniaux et Edmond Vandercammen, a l'honneur de vous faire rapport sur les œuvres qui ont été soumises à son appréciation pour la période 1949-1951.

Une première constatation s'impose : dans le domaine de la création romanesque, jamais notre pays n'a connu une production aussi importante que pendant ces dernières années. Et cette importance se manifeste tant à l'endroit de la qualité qu'à celui de la quantité. Ensuite, il apparaît que nos prosateurs, dans l'ensemble, s'attachent à donner à leurs ouvrages un caractère moins régionaliste que par le passé ; beaucoup d'entre eux comprennent que le cadre dans lequel évoluent leurs personnages, sans être négligeable, demeure secondaire et qu'il importe avant tout d'étudier des âmes. Ce propos, quelle que soit l'intensité psychologique à laquelle atteignent ces romanciers, suffit à les orienter désormais vers une conception plus universelle de leur art. Peut-être faut-il voir dans cet effort à se dégager des limites étroites et pittoresques du sujet, la considération que leur accordent aujourd'hui les plus grands éditeurs de Bruxelles et de Paris. Depuis quelque temps déjà et singulièrement cette année, des œuvres belges connaissent dans la capitale française d'éclatants succès. Soulignons-le donc ici : le roman occupe maintenant une place de choix dans notre littérature.

Certes, parmi les nombreux ouvrages parus au cours de ces trois années, il en reste pas mal qui ne répondent pas aux exigences qu'on est en droit d'attendre d'un véritable romancier. L'analyse superficielle des caractères, la confusion des genres et souvent le manque

de composition écartent ces livres de la considération totale du jury. Mais beaucoup de ces écrivains s'imposent par d'indéniables qualités et leurs noms méritent d'être signalés avant d'aborder la présentation des livres retenus aux derniers tours du scrutin. Ce sont ceux de M^{mes} Simone Bergmans, Andrée Decroix, Berthe Delépinne, Vera Fosty, Estelle Goldstein, Christiane Lannoy, Marianne Pierson-Piérard, Claude Seigne, Yvonne Villette. Parmi les auteurs masculins, il faut citer MM. Deauville, De Greef, Groffier, Lacour, Legrand, Pascal, Scheinert, Villers.

La tâche du jury s'avéra difficile et délicate, lorsqu'il fallut comparer les écrits réunissant assez de vertus de composition, de style et d'analyse pour être retenus à l'instant final du concours. Le choix s'est porté sur dix romans. (Les œuvres récentes et remarquables de MM. Burniaux et Davignon ne pouvant être soumises à cet examen, leurs auteurs étant juges et parties). Dix ouvrages parfois très différents, mais sollicitant sans conteste toute l'attention des écrivains appelés à voter. En voici la présentation :

PIERRE DEMEUSE : *Roc-Brûlé*.

Le thème du livre n'est pas neuf. Nous sommes dans les Cévennes âpres et calcinées. Un étranger monte un jour à Roc-Brûlé, s'arrête dans une auberge du village, mais ne tarde pas à disparaître. Or, à partir de ce jour, les malheurs commencent à s'abattre sur le petit bourg accroché au flanc de la montagne. On le devine, une peur superstitieuse va s'emparer des habitants. Ceux-ci, gens simples, s'unissent pour traquer le jeteur de sorts, mais rien n'y fait : les misères se suivent et bouleversent les âmes emportées dans une véritable panique collective. Heureusement un homme, un seul gardera son sang-froid et c'est lui qui rendra Roc-Brûlé à son existence paisible en le délivrant de cette angoisse.

C'est une histoire paysanne assez proche des évocations d'un Giono ou d'un Ramuz, mais l'influence des deux grands écrivains de la terre est assez minime. Les personnages de *Roc-Brûlé* ont un accent bien personnel. L'œuvre est saisissante de vérité, de vie ; le drame des gens est étroitement lié aux aspects du paysage et celui-ci devient lui-même une sorte d'acteur plutôt qu'un décor. Le style de Pierre Demeuse est coloré, direct et il contribue à la persuasion du dialogue.

LOUIS DUBRAU : *La part du silence*.

Louis Dubrau excelle à nous tracer des caractères humains marqués

par un destin douloureux. C'est l'homme, tel qu'il est au fond de lui-même, que l'auteur se propose de découvrir. Le cas particulier l'intéresse et il croit qu'on rencontre toujours son destin, mais il ne défend aucune thèse.

Brigitte, l'héroïne de *La part du silence*, est un être à la fois simple et complexe, faible et obstiné, sincère et rusé, impudique et plein de retenues, de préjugés aussi. Cette femme mène un combat contre elle-même, tandis qu'elle affronte l'égoïsme et la jalousie de son amant. Elle finit par trahir celui-ci pour détruire l'image d'un certain amour. Si Brigitte cède à Étienne, homme chétif et sans intérêt, ce n'est point par amour, mais avant tout pour se libérer et c'est à cet endroit que l'ouvrage prend toute sa signification psychologique.

Louis Dubrau connaît les âmes, leur continuité intérieure, leurs aspirations douloureuses. Ses personnages sont vivants, et malgré certaines audaces de l'auteur, ils ne s'inscrivent jamais comme des monstres dans la mémoire du lecteur, car ils sont étudiés avec une grande justesse de ton.

ADRIEN JANS : *Échec à l'homme*.

On pourrait dire que l'ouvrage d'Adrien Jans est un roman de moraliste et d'intellectuel tout à la fois. Mais cela ne constitue nullement un défaut, dès lors que la vérité psychologique et l'habileté créatrice de l'écrivain se conjuguent parfaitement sur le plan de la vie quotidienne. L'idée de l'homme se trouve tout entière dans le texte de l'exergue : « Il faut espérer contre tout désespoir ».

Pierre Dalant, docteur en droit, revient de la guerre et des camps de concentration, l'âme blessée plus que le corps et habité toujours par la présence de la mort. Cet homme reste désaxé, sceptique. Il ne retrouvera l'équilibre ni dans la constitution d'un foyer, ni dans l'action politique, ni dans l'amour véritable. Il tue son amante et se suicide : il n'a pu vivre contre soi-même. Un personnage secondaire dira : « Dieu ne fait pas échec à l'homme. Mais l'homme doit se faire échec à lui-même ».

Ce livre révèle un combat, une lutte entre la tête et le cœur, dans le sens éprouvé par un Unamuno, par exemple. La signification morale de l'ouvrage n'a pas entravé la poussée naturelle des sentiments des personnages et c'est là une qualité essentielle du roman.

En dépit d'une certaine raideur dans le dialogue, *Échec à l'homme* est plein de poésie, d'une réelle puissance et d'un véritable pouvoir de persuasion.

JOSÉ ANDRÉ LACOUR : *Notre ami Dimitri*.

André Lacour aborde directement le sujet et il s'y plonge avec un sentiment ardent, amer, un peu cynique, d'une humanité crue, cruelle même. Son héros, Dimitri Plovine, est un vieil acteur qui a eu son heure de gloire à Hollywood. A Paris, il vit ignoré, avec Mariana, sa vieille épouse. Pour ne point entamer les derniers cent mille francs qu'il possède encore en banque, Dimitri accepte de jouer le rôle du Père Noël au Grand Bazar des Boulevards. Ce rôle, il l'a enlevé à un clochard qui décide de se venger. Mais finalement, c'est M. Porque, chef du rayon de « Verreries », qui est blessé. Dans cette affaire, le pauvre M. Porque perd aussi sa jeune amie, qui s'amourache de Plovine. Tous les personnages, autour du héros, se mettent à vivre intensément ; même dans les moments les plus dramatiques, ils restent en contact avec leur milieu, sans se départir de leur psychologie profonde.

La peur vous prend aux entrailles lorsque Dimitri, après avoir retiré son dernier argent à la banque, entre chez un fourreur renommé, croyant pouvoir offrir à son amie un manteau d'une quinzaine de mille francs. Mais le manteau convoité coûte, en réalité, quatre-vingt-quinze mille francs : tout ce que le vieil homme possède. Et il n'ose plus reculer. Dès lors, il ira jusqu'au crime, jusqu'à la folie.

Mon ami Dimitri est un livre extrêmement douloureux. Le sujet pouvait être grotesque et scabreux, mais l'auteur a su éviter adroitement ces écueils. C'est une œuvre qui ne manque pas de puissance.

GEORGES LINZE : *Le père et le fils ou les secrets*.

Un homme et son fils aiment la même femme. Dans ce combat, on le devine, c'est le père qui sera vaincu. Mais le sujet d'un roman reste souvent secondaire. Ce qui importe c'est la manière dont l'écrivain en tire profit pour toucher la réalité intérieure de l'homme. Linze y réussit grâce à sa technique qui rappelle celle du cinéma par la succession rapide des images et plus encore par son style aigu. Cependant c'est dans la résonance psychologique de l'œuvre qu'il faut chercher les vertus grâce auxquelles *Le père et le fils* apparaît malgré tout comme un roman de la meilleure tradition française.

Oeuvre personnelle, originale comme tout ce que Linze nous livre.

A signaler aussi que cet ouvrage fut couronné par le jury du Prix des « Amitiés Françaises ».

CHARLES-LOUIS PARON : *Marche-Avant*.

Le thème de ce livre est très simple. Un ingénieur belge, engagé

par une société chargée de construire une ligne de chemin de fer en Perse, dirige une équipe d'ouvriers. Kolner creuse un tunnel dans la montagne. Il a sous ses ordres des Persans, des Loors, des Kurdes, des nomades qui désertent le chantier dès qu'ils ont gagné la somme nécessaire pour acheter de quoi vivre. Le problème de la main-d'œuvre est capital et c'est ce qui va motiver la psychologie du héros, son attitude à l'égard des hommes de son équipe et de ses chefs. Kolner n'est ni un instrument aux ordres de la direction, ni un agitateur révolutionnaire. L'ingénieur a pour seul propos de défendre ses hommes contre l'espèce de dîme que prélèvent sur eux les autorités policières locales. Par là-même, il veut contribuer à leur faire prendre conscience de la signification humaine de leur effort. Au cours d'une explosion, Kolner est blessé et, mutilé, il refuse de rentrer en Europe.

Le romancier est doué d'une force narrative rare. Il se sert avec une réelle habileté de toutes les ressources du dialogue pour mettre à nu les passions de ses personnages. Son ouvrage est parfois dur, mais il est vrai.

DOMINIQUE ROLIN : *L'ombre suit le corps.*

C'est un roman d'atmosphère poignante et dense comme la plupart des œuvres de cet écrivain. C'est le portrait d'un être insolite et exalté, tracé avec un art curieux, presque envoûtant. Le héros emplit pour ainsi dire tout le livre de ses angoisses érotiques, de ses mythes.

Nicolas Cormier ne trouvera pas le bonheur aux côtés de la femme paisible qu'il épouse ; elle est terre à terre et peut-être est-ce pour cela qu'il l'a choisie. Mais une autre femme surgira dans la vie sensuelle de Nicolas, un être étrange pour lequel il abandonnera son foyer. Cette nouvelle liaison ne lui donnera pas davantage le bonheur et finalement, vieilli, malade et toujours aussi maniaque, il retournera chez sa première compagne, qui l'attend et dont il n'a jamais pu se défaire tout à fait, même au plus fort de l'illusion.

Certaines pages de ce livre sont assez gratuites, mais le personnage de l'amante est certainement un type romanesque profondément senti et réel, malgré sa nouveauté. Dans l'ensemble, on peut préférer *Moi qui ne suis qu'amour.*

PAUL WILLEMS : *La chronique du cygne.*

Paul Willems est le fils de Madame Marie Gevers. Cette remarque a son importance, car l'écrivain, grâce à une mère sensible, poète et romancière elle-même de grand talent, a vécu une jeunesse de féerie

dans la pleine nature offerte par un domaine enchanté. *La chronique du cygne* est le type du roman poétique. Il pourrait se résumer en quelques mots : combat entre les forces du rêve et celles de la logique, lutte contre l'étouffement d'une civilisation matérielle envahissante. Et l'on assiste à l'écrasement des idéalistes que sont les hommes « des jardins ». Tout au long des événements surgissent des faits insolites dont on ne peut nier l'étonnante poésie. On aimera aussi la délicatesse avec laquelle l'auteur évoque la présence des bêtes et des plantes.

Paul Willems a le sens du merveilleux et cependant les épisodes de son livre se suivent avec la rigueur d'un roman réaliste. La clarté du style et son dépouillement contribuent beaucoup à conférer à la fiction un caractère de vérité.

O. P. GILBERT : *Les portes de la solitude*.

Ce roman frôle l'inceste et il est imprégné d'une sensualité à laquelle l'auteur ne nous a guère habitués jusqu'à présent. L'un des principaux personnages de Gilbert est un être amoral, misanthrope, inhumain dans son complexe d'infériorité. Mais les pages où l'auteur évoque son comportement atteignent parfois à une sombre grandeur. Non seulement cet écrivain au tempérament de reporter connaît parfaitement les pays chauds, mais il sait créer des atmosphères qui envoûtent le lecteur. Ses dons d'observation sont réellement puissants. Certains de ses personnages nous suivent, nous obsèdent. Qu'on songe au Dr. Jusserand, à sa fille, au marin appelé L'Inventeur, à d'autres encore : il y a là des pages fort riches d'humanité et de psychologie.

La révolte et l'angoisse de son Dr. Jusserand — qui se rattachent à l'actuel romantisme noir — paraissent avoir en lui des racines profondes. La peur de la solitude et le désir de sortir de soi se traduisent dans le portrait de ce héros par des accents d'une intensité souvent poignante. On dirait que le romancier a voulu, cette fois, se livrer beaucoup plus que dans d'autres ouvrages précédents.

CHARLES PLISNIER : *Vertu du désordre*.

Vertu du désordre est le troisième volume de *Mères*. Nous sommes encore dans ces peintures de la famille dont Plisnier a fait un thème toujours recommencé et poursuivi avec une sorte de hantise pathétique. Mais remarquons tout de suite que la préoccupation essentielle de ce romancier était l'analyse minutieuse des âmes bouleversées par leur destin dramatique.

Dans *Vertu du désordre*, les angoisses qu'on croyait oubliées avec les

événements marquant la fin du deuxième volume de la série, rebondissent avec une singulière violence. Les conflits n'avaient pas fini d'éclater, car les passions veillaient secrètement. Aussi bien assisterons-nous aux épisodes les plus émouvants de l'histoire des Estivandier. Dénouement impitoyable, la tragédie est là avec toutes ses déchirures. Nicole Arnaud se noiera dans la Méditerranée ; Bernard renoncera à Marie-Dominique et Daru séduira la fille de sa maîtresse. Seul, au milieu de ce monde dont l'accomplissement destructeur arrive aux dernières limites, le vieil et sensuel Estivandier gardera le sens de la vie bourgeoise. Représente-t-il la raison, tandis que flotte encore jusqu'aux dernières pages le fantôme de cette « Sainte » que Plisnier a glorifiée au long de tant de proses et de vers ?

Livre violent, humain et porté par le frémissement même des passions. C'est à la fois le meilleur ouvrage de la trilogie intitulée *Mères* et l'un des plus grands romans de cet écrivain trop tôt disparu.

* * *

Vers la fin des débats, il apparut que ces deux derniers romans, celui de O. P. Gilbert et celui de Charles Plisnier réunissaient chacun le plus de qualités. L'heure de choisir était venue. Mais un problème assez grave se posait : allait-on refuser le prix à *Vertu du désordre*, malgré son incontestable supériorité sur *Les Portes de la solitude*, pour la raison du décès de l'auteur ? Une majorité très nette s'était dessinée en faveur de Plisnier. Les arguments littéraires de la même majorité étant admis, il en restait d'autres dont voici les principaux :

- a) Le prix est accordé à une œuvre et non à son auteur ;
- b) L'ouvrage a été publié pendant la période 1949-1951 ;
- c) Charles Plisnier vivait encore non seulement à ce moment-là, mais il ne mourut qu'en juillet 1952. Si l'on avait octroyé le prix au cours du premier semestre de cette année, aucun argument étranger à l'œuvre proposée n'aurait pu être invoqué ;
- d) Charles Plisnier a mérité maintes fois cette distinction au cours de sa carrière.
- e) Le Prix Triennal de Littérature flamande a été accordé deux fois déjà à l'œuvre d'un écrivain décédé.

A ces arguments, le Président répondit par une déclaration justifiant son abstention au vote. La voici in extenso :

« Parmi les romans et les recueils de contes soumis à notre jury,

nous avons été d'accord pour constater que plusieurs, écrits par des auteurs encore en vie, pouvaient entrer en compétition en vue de justifier l'attribution du Prix triennal. Dans ces conditions, il me paraît abusif de couronner le volume d'un écrivain récemment décédé.

« Cela n'a jamais été fait par aucun des jurys chargés antérieurement de décerner un prix officiel à un auteur de langue française. Cela ne se justifierait à mes yeux que s'il était démontré qu'aucun concurrent vivant ne méritait le prix.

« Toute récompense littéraire officielle comporte un double aspect : elle souligne les qualités d'une œuvre déterminée ; elle met en vedette la production et la carrière d'un homme de lettres.

« Dans le cas qui nous occupe, le livre en cause est indiscutablement plein de valeurs, consacré d'ailleurs par un grand succès de librairie. La personne de l'auteur, dont on déplore la mort, est célèbre. Une récompense posthume n'apporterait rien à sa renommée. Il n'en va pas de même pour les livres et les personnes d'écrivains encore engagés dans cette dure et difficile carrière. Leur couronnement servirait leur avenir. Et c'est le but d'ailleurs proposé aux consécration officielles.

« Pour cette raison de principe, je ne crois pas pouvoir me rallier à la proposition de la majorité du jury de faire décerner le Prix triennal à l'œuvre d'un écrivain décédé, quels que soient l'admiration profonde et le respect affectueux que j'éprouve envers sa mémoire.

« Je demande que les motifs de mon abstention soient actés dans le rapport fait au Ministre ».

En conséquence, le Prix triennal du roman pour la période 1949-1952 est octroyé à l'unanimité moins une abstention à l'œuvre de Charles Plisnier intitulée *Vertu du Désordre*.

Les membres du jury vous proposent, Monsieur le Ministre, d'accepter le résultat de leurs délibérations et ils vous prient de vouloir agréer l'hommage de leurs sentiments respectueux.

Le Rapporteur,
Edmond VANDERCAMMEN.

Le Président,
Henri DAVIGNON.

Le Prix Mockel 1953.

L'Académie avait à décerner pour la première fois, cette année, le « Grand Prix des Poésies Albert Mockel », prix quinquennal d'un montant de cinquante mille frs. On lira ci-dessous le rapport établi par M. Roger Bodart au nom du jury du Prix Mockel.

L'embarras du jury chargé de décerner le Prix Mockel a été grand, la Belgique étant de plus en plus la patrie des poètes. Les étrangers qui voient prospérer chez nous des institutions telles que le *Journal des Poètes* et les *Midis de la Poésie* s'étonnent de notre vitalité.

Il s'agissait ici de couronner non une œuvre remarquable, mais toute une carrière de poète. Étaient écartées par ce fait même les générations dites montantes.

L'Académie n'entend, pour ce prix, couronner qu'un poète ayant cueilli les secrets de la maturité. Étaient écartés aussi, à titre exceptionnel, les membres de l'Académie.

D'autres poètes s'excluaient eux-mêmes. Notre poésie a, en effet, ses réfractaires, ses objecteurs de conscience qui se refusent à toute consécration fût-elle académique. L'Académie ne pouvait que respecter cette attitude de refus.

Malgré ce triple élagage, de nombreux noms se présentaient à l'esprit. Fallait-il couronner un Maurice Carème dont le front est encombré de lauriers nationaux et internationaux ? Le Poète de *Mère* est un homme heureux. On le lit. Tous les enfants connaissent par cœur l'un ou l'autre des poèmes de la *Lanterne Magique* ou des *Petites Légendes*. Il a atteint ce comble de la gloire qu'est l'anonymat : il rejoint la chanson populaire par ces poèmes qui ne sont plus à lui parce qu'ils sont à tous.

Tout autre est le cas d'un Géo Libbrecht qui ne s'adresse qu'à quelques-uns et penchant vers l'ésotérisme, préfère l'ombre et le silence des cultes secrets aux pompes de quelque grande église poétique. Libbrecht cherche le rare comme Carème le commun. Il faut une clé pour déchiffrer ses poèmes dont la signification souvent est double. Mais on peut se demander si ses meilleures œuvres ne sont pas celles qui s'offrent en pleine lumière et dont la vertu est dans la simplicité autant que dans le chant.

Attirante et lourde de symbole est aussi l'œuvre du liégeois Hubert Dubois. Il aime la légende, confronte comme dans nos vieux contes

la Belle et la Bête, enveloppe de sommeil la Belle au Bois Dormant et sa cour ; mais il dépasse l'anecdote, fût-elle féérique. Ses personnages sont des signes, et derrière les naïves inventions tout un au-delà métaphysique étale son clair-obscur. Il use pour suggérer cet univers de symboles et de correspondances d'un alexandrin souple, ample, dur qui tient parfois du dialogue maeterlinckien, parfois aussi — et ceci est moins heureux — du discours.

Élise Champagne, autre poète du pays de Liège, a dit le plus souvent en octosyllabes fortement martelés un monde tout autre : plus réel, plus amer, — un monde banlieusard qui ne se situe pas loin de celui de Céline ou de Sartre, car il est à goût de délaissement et comme dit encore l'auteur des *Chemins de la Liberté*, de nausée. Un de ses livres s'intitule *Le mur sans porte*, et souvent on se cogne dans son œuvre aux brutales parois d'un destin sans issue. Il y a là un univers qui lui est propre, qui a de la force et du poids.

Pierre-Louis Flouquet se situe ailleurs encore dans la géographie poétique d'aujourd'hui. Par la forme, il prend place entre ces artisans du verset : Claudel et Saint John Perse. Par l'esprit, il est plus proche du premier que du second. Sa poésie quoique déchirée par moment ne sombre jamais dans le désespoir. Elle invoque, prie, espère. Par une sorte de phénomène de lévitation, le corps flotte un peu au-dessus de la terre comme happé par l'âme. D'où certaine orientation qui déconcertera parfois quiconque est fermé aux démarches mystiques. « Il faut être bien catholique pour comprendre cela », disait Raimu à propos du *Soulier de Satin*. Cette boutade vaut aussi pour certains textes de Flouquet.

D'autres poèmes cependant — et parmi les plus récents — s'imposent par leur seule musicalité, et leur alacrité de vieille chanson.

*Où sont la caline, la nue,
La naïve aux lèvres d'été
Devisant d'amour inconnu,
La précieuse au front étoilé
Qu'enchantait sa froide vertu ?*

Jusqu'au bout, deux membres du jury, MM. Thomas Braun et Pierre Nothomb défendirent ce poète dont on ne peut oublier non plus qu'il consacra toute sa vie à la cause de la poésie en créant le *Journal des Poètes*, des éditions poétiques de grande valeur, et les Biennales du Zoute.

La majorité cependant — c'est-à-dire MM. Charlier, Thiry et Bodart — finit par porter son choix sur *Armand Bernier*. Il y a quelque

chose d'émouvant et de noble dans la carrière de ce poète qui s'est développée selon une ligne droite, sans bavure et qui tend de plus en plus à rejoindre un centre de pureté. Armand Bernier est vraiment de la race de ces écrivains qui s'efforcent de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » et qui ne pensent qu'à cela. Rien ne les distrait de cette préoccupation. Ils vont droit devant eux à la manière de somnambules aimantés par le plus beau des songes.

C'est un songe généreux que celui qui, depuis toujours, hante Armand Bernier. Dès ses premiers volumes, il demandait d'être « pareil à ces fous — qui sont trop grands pour l'équilibre ». Et depuis lors, il a toujours aspiré aux sommets qui donnent le vertige. Mais il n'a jamais été qu'au bord du déséquilibre, ce qui est sans doute le secret de tout créateur véritable : il côtoie l'abîme, mais n'y tombe pas.

Le dernier volume de Bernier qui est, selon l'expression de Marcel Arland, son chef-d'œuvre, s'intitule *Migration des âmes*. Ce titre conviendrait à toute l'œuvre, et, sans doute, à toute la vie du poète : on assiste, de volume à volume, à une lente transhumance, à une accession à des plateaux toujours plus élevés où l'air se fait de plus en plus rare. Le poème est prière, invocation, à un Dieu voilé et qui n'a pas plus de nom que de visage. Mais le voile devient de plus en plus transparent, la prière de plus en plus espérante. Ainsi les derniers poèmes tendent à une réconciliation, et à une reconnaissance, à un reliaement de la créature au créateur.

La forme, comme l'inspiration, s'épure. Elle se refuse à tout effet facile. La rime s'assourdit et parfois disparaît. Nul coup d'archet. Et cependant cette ascèse verbale s'accompagne paradoxalement d'un accroissement d'incantation. Ainsi dans le corps du poème comme dans son âme. Bernier joue à « qui perd gagne ».

Ce sont ces considérations qui ont poussé le jury à octroyer le prix Mockel à Armand Bernier par trois voix contre deux.

Le Rapporteur,
Roger BODART.

Chronique

Hommage à la mémoire de Servais Étienne

**Discours de M. Henri LIEBRECHT,
Directeur de l'Académie.**

(séance du 10 janvier 1953)

Ce n'est pas sans un peu de mélancolie que j'ouvre cette première séance de l'année en rendant hommage à la mémoire de l'un de nos confrères qui vient de nous quitter. Voici de longs mois que la maladie tenait Servais Étienne éloigné de nos réunions et ne lui permettait plus de prendre part à nos travaux. Nous nous souviendrons tous de cette ultime fois où nous l'avons vu parmi nous, de son visage plus affiné par le mal, de son regard plus fiévreux qu'à l'accoutumée, de sa voix devenue un peu plus sourde. Mais on devinait en lui le contentement qu'il ressentait de sa présence parmi ses confrères et peut-être de l'illusion d'un retour à la santé. En 1947, appelé à diriger notre Compagnie, il avait tenu, bien que sa santé fut déjà profondément ébranlée, à remplir sa charge, fût-ce nominale. Il affirmait ainsi sa volonté de présence à nos assemblées mensuelles et je suis convaincu que de loin il nous adressait une pensée attentive. Ainsi aura-t-il rempli jusqu'à la dernière heure, ce devoir dont il s'était fait une règle dans toutes ses activités.

Ceux qui ont eu la fortune de recevoir son enseignement, ceux qui furent ses compagnons d'étude d'abord, ses collègues ensuite, ont loué unanimement ses hautes qualités intellectuelles, l'ampleur de son érudition, la pénétration de son intelligence, surtout son sens critique et aussi ce goût parfait avec lequel il jugeait les œuvres et les faisait aimer à ses élèves. Son enseignement prolongeait, dans sa ferveur et dans sa personnalité, celui de Maurice Wilmotte, qui avait été son maître et lui avait enseigné le don de sympathie. A la suite du fondateur de l'école de philologie romane à l'Université de Liège

premier animateur du groupe, aujourd'hui si riche et si brillant, des romanistes liégeois, Servais Étienne en aura été un des représentants les plus éminents. Sa réputation s'étendait à l'étranger et il me souvient de la respectueuse sympathie avec laquelle, au cours de ces dernières années, on s'est informé, dans certains milieux universitaires avec lesquels j'ai été en contact, de son état de santé et des espérances que l'on pouvait garder de le voir reprendre ses travaux.

L'heure n'est pas opportune pour entrer dans le détail de ceux-ci et en marquer la valeur. Lorsqu'il y a une quinzaine d'années, notre éminent confrère Gustave Charlier l'accueillit dans notre Académie, il souligna à la fois l'importance au point de vue critique et l'originalité au point de vue des théories, de ses conceptions esthétiques. Il appartiendra à celui qui un jour lui succédera parmi nous d'insister sur ces aspects de son activité. Après avoir mis l'accent sur la forte personnalité du professeur, il pourra rendre hommage à ses vues sur certaines époques auxquelles il a plus particulièrement prêté attention. Il pourra discuter peut-être ses conceptions un peu autoritaires sur les rapports entre les événements de l'histoire, les circonstances de la vie de l'écrivain et la conception de l'œuvre littéraire. Recueillons-nous un moment et rendons hommage à l'homme, à son caractère, à sa sincérité et à son désir de bien servir en toutes circonstances cette littérature française, cette langue française dont il a transmis à tous ses disciples l'amour qu'il portait en lui.

Prix académiques 1953

L'Académie de Langue et de Littérature françaises vient de décerner cinq de ses prix 1953.

Le Prix Malpertuis, prix biennal (10.000 frs) a été attribué à M^{me} Louis DUBRAU pour son recueil de nouvelles « Le Double Jeu » par deux voix contre une à M^{me} Sophie Deroisin pour son roman « Les Publicains ».

Le Prix Vaxelaire (10.000 frs) pour une pièce d'auteur belge jouée en 1952, a été partagé entre M. Guy VAN ZANDIJCK pour « Ardeurs du Sang », représentée au Rideau de Bruxelles, et M. André DAUFEL pour « Bâti sur le sable » représentée au Théâtre du Parc.

Le Prix Auguste Michot, prix biennal, destiné à récompenser une

œuvre célébrant, en langue française, les beautés de la terre de Flandre a été attribué au baron J. Van der Elst pour son ouvrage « L'Age d'or flamand ».

Le Prix Auguste Beernaert, prix quadriennal (20.000 frs), destiné à couronner l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre, parue au cours de la période, a été attribué à l'unanimité, à M. O. P. GILBERT, pour son roman « Les Portes de la Solitude ».

Le « Grand Prix de Poésie Albert Mockel », prix quinquennal (50.000 frs.) a été décerné à M. Armand Bernier pour l'ensemble de son œuvre poétique.

Réception du baron Guillaume

Le 19 mars 1953, l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises a reçu le baron Guillaume, Ambassadeur de Belgique à Paris. Au cours de cette réception tout intime, M. Henri Liebrecht, Directeur de l'Académie, a souhaité la bienvenue au baron Guillaume et lui a remis la médaille de l'Académie, en reconnaissance des services qu'il n'a cessé de rendre dans le domaine des relations culturelles franco-belges.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . I vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . I vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . I vol. in-8° de 339 pages	150.—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française</i> . I vol. in-8° de 155 pages	75.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . I vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . I vol. in-8 de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . I vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . I vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . I vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . I vol. in-8° de 418 pages	75.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . I vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . I vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . I vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> . I vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . I vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . I vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . I vol. in-8° de 238 pages	120.—

- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. I vol. in-8° de 255 pages 140.—
 DOUTREPONT Georges. — *La littérature et les médecins en France (épuisé)*.

Collection de l'Académie.

- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin — Le Poète et son Art*. I vol. 14 × 20 de 212 pages 60.—
 BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. I vol. 14 × 20 de 208 pages 90.—
 MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 pages 60.—

Textes anciens.

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. I vol. in-8° de 300 pages 225 frs
 CHARLIER Gustave. — *La Tragi-Comédie Pastorale (1594)*. I vol. in-8° de 116 pages 90.—
 LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. I vol. in-8° de 74 pages 60.—
 HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)*. I vol. in-8° de 215 pages 90.—

Rééditions.

- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. I vol. 14 × 20 de 351 pages 60.—
 VANDRUNNEN James. — *En Pays Wallon*. I vol. 14 × 20 de 241 pages 60.—
 CHAINAYE Hector. — *L'Ame des Choses*. I vol. 14 × 20 de 189 pages 60.—
 DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. I vol. 14 × 20 de 126 pages 60.—
 BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). I vol. 14 × 20 de 211 pages 60.—
 PICARD Edmond. — *L'Amiral*. I vol 14 × 20 de 95 pages 60.—
 LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 pages 90.—
 GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. I vol. 14 × 20 de 187 pages 75.—
 HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de Misère*. I vol. 14 × 20 de 167 pages 75.—

Viennent de paraître :

CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90 frs
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (<i>réimpression suivie d'une note de l'auteur</i>), 1 vol. in 8° de 296 pages	110.—
DESONAY Fernand. — Cinquante ans de littérature belge. 1 brochure in 8° de 16 pages	20.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898). 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
NOULET Emilie. — Le premier visage de Rimbaud. 1 vol. 14 × 20 de 324 pages.....	120.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952) 1 brochure in 8° de 42 pages	30.—

Ces ouvrages seront envoyés franco après versement de leur montant au C. C. P. N° 150.119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.